

Zeitschrift: Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

Herausgeber: Verband Schweizerischer Privatschulen

Band: 41 (1968-1969)

Heft: 11

Artikel: Gewalttätigkeit und Erziehung

Autor: Fürst, Hans

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-851706>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

raisons d'espérer. Or il est important que l'école de culture donne à l'adolescent quelque foi ou, du moins, quelque espoir. L'étude de la vie végétale et animale serait, d'autre part, bien fastidieuse, si elle ne mettait pas l'accent sur le sens de l'évolution, c'est à dire sur le progrès de l'organisation à travers les ères géologiques, et surtout sur les impressionnantes conquêtes psychiques, dont les polarités essentielles s'affirment, chez les hyménoptères par l'instinct, chez l'homme par l'intelligence. L'adolescent constatera que, si la vie dans l'eau, en raison de la constance des conditions, ne fait pas appel à de très diverses forces adaptives, au contraire, dès que l'animal s'essaie à vivre sur la terre ferme, il perfectionne son milieu intérieur en même temps que se développe en lui l'activité psychique, fille du mouvement. D'abord simples tropismes; puis cette activité se manifeste sous les espèces de ces impulsions aveugles, immédiates, rapides et parfaites, qui adaptent l'organisme aux exigences de son milieu sans qu'intervienne la conscience: les instincts. Mais bientôt, affirmant une autonomie qui va de pair avec le perfectionnement du milieu intérieur, la pensée s'épanouit, affranchie de la lourde contrainte corporelle et des contingences matérielles, capable d'ordonner le réel et de se subordonner le monde extérieur...

Explicitons ce dernier point, que nous avons déjà souvent effleuré: il importe que les élèves de l'enseignement secondaire, parmi lesquels se recruteront les élites professionnelles et la classe hégémonique, sachent que la science est l'œuvre collective de l'humanité, qu'elle a exigé des luttes acharnées, que nous sommes les bénéficiaires d'un millénaire labeur; labeur qui nous a affranchis de bien des servitudes – tout en faisant planer sur nous de redoutables menaces – et a contribué à faire de nous, en puissance tout au moins, des «êtres à l'image de Dieu». C'est en les évoquant dans leur devenir même que nous introduirons dans l'étude des sciences cette troisième dimension, le temps; et substituerons à une conception statique de la science une conception dynamique. La science est née et s'est développée. Elle est comme une force que l'on peut représenter en intensité et en direction. Au bénéfice de

l'impulsion acquise, elle ira plus loin encore. Mais elle ne sera jamais achevée: les résultats acquis pourront toujours être modifiés par de nouvelles découvertes et devront être continuellement réévalués. Il est à peine nécessaire d'insister sur les conséquences spirituelles qu'entraîne cette conception relativiste, progressiste et fonctionnelle de la vérité scientifique.

C'est le point de vue historique qui, seul, permettra de donner à l'adolescent une idée, non pas adéquate, certes, mais du moins pas trop caricaturale, de l'état actuel de la science que, dans une dernière partie, nous allons tenter de caractériser. En effet, introduire le point de vue historique dans l'enseignement des sciences, c'est présenter les problèmes scientifiques «concrètement», tels qu'ils se sont posés aux premiers chercheurs, avant qu'interviennent les préoccupations de généralisation, de mathématisation et surtout d'école. Et sous cet éclairage, des problèmes difficiles se simplifient si bien qu'ils deviennent accessibles à des jeunes gens de seize à dix-neuf ans. Dans les mémoires originaux des savants, on trouve une mine inépuisable de tours heureux, d'expériences frappantes, de pensées aisément accessibles à l'esprit de l'adolescent. En physiologie plus spécialement, le point de vue historique permet de poser les problèmes de telle façon que des adolescents en puissent, judicieusement guidés par leur maître, prévoir ou pressentir la solution.

Abordée un peu plus tard que celle des sciences naturelles, l'étude de la physico-chimie⁵ se développera d'une façon analogue, avec le même propos et les mêmes résultats. Et cet enseignement de la discipline scientifique, résolument propédeutique, rendra l'adolescent capable de comprendre quelque chose au monde dominé par la science, dans lequel il vivra, et dont nous allons nous entretenir: et, s'il embrasse une carrière scientifique, d'aborder avec fruit l'étude d'une des sciences qui se font et au développement de laquelle il aura à contribuer. (à suivre)

⁵ On m'excusera de n'en pas donner le programme; je n'ai pas eu, en effet, l'occasion d'entrer en contact vivant et informateur avec elle, comme avec les sciences naturelles et biologiques, qu'enseignait à côté de moi un ami dont j'ai cité tout à l'heure quelques lignes.

Gewalttätigkeit und Erziehung

Hans Fürst, Kerzers

Gewalttätigkeit – eine Tatsache menschlichen Zusammenlebens

Die Vernichtungstechnik hat heute einen Stand erreicht, welcher kategorisch gebietet, die Gewalt als Mittel zur Lösung von Konflikten zwischen den Völkern auszuschalten. Völker, welche aus gewalttätigen Menschen bestehen, werden dazu aber kaum jemals in der Lage sein. Zuerst muß der einzelne Mensch auf Gewaltanwendung verzichten lernen. Das ist vornehmlich eine Aufgabe der Erziehung. Die Erziehung muß

den Boden vorbereiten, auf dem es möglich sein wird, eine relativ gewaltlose Politik zu treiben.

Ganz abgesehen von der Politik besteht in der Erziehung seit Jahrzehnten das Bestreben, die Erziehungsziele ohne Gewaltanwendung zu erreichen. Man hat erkannt, daß die Gewalt hierzu ein ganz ungeeignetes Mittel ist. *Druck erzeugt Gegendruck*. Statt daß das Kind seine Kräfte in den Dienst seiner Ertüchtigung und Reifung stellt, verpufft es sie in der Opposition. Erzieher und Zögling steigern sich in immer größere Gegensätze hinein. Darum ist man bemüht, möglichst

nicht auf dem Wege über die kindliche Schwäche und Angstbereitschaft, durch Zwang, Drohung, Tadel, Strafe, Liebesentzug usw. sein Ziel zu erreichen, sondern durch die Herstellung einer *inneren Bereitschaft* des Kindes, auf dem Wege über seinen guten Willen.

Nun besteht aber die sehr enttäuschende Tatsache, daß die so gemachten Erfahrungen vielfach gar nicht unseren Erwartungen entsprechen. Das Kind lohnt uns unser Wohlwollen und unsere Mühe schlecht. Es reagiert nicht mit innerer Bereitschaft und gutem Willen, sondern es nützt unsere Zurückhaltung aus, wird immer anmaßender und unbotmäßiger, bis wir uns nicht mehr anders zu helfen wissen, als eben doch zur Gewalt zu greifen, und zwar in einer der Entrüstung entsprechenden *gähen, massiven* Art und Weise.

Ähnliche Erfahrungen hat bekanntlich auch die Politik gemacht. Wir brauchen nur an «München» zu erinnern, wo die hochlöbliche Absicht, einen Krieg zu vermeiden, zu einem noch viel schrecklicheren geführt hat.

An einer Diskussion darüber, ob und in welchen Fällen die Anwendung von Gewalt angezeigt sei, wurde die Frage gestellt, ob man einen Irrsinnigen, der mit einem Maschinengewehr auf die Menge feuert, durch Gewalt unschädlich machen dürfe oder nicht. Tut man es, dann hat man vielleicht das Leben eines Kranken auf dem Gewissen, andernfalls aber das Leben von vielen Gesunden. Die Gewalt kommt auf jeden Fall zum Zuge; die Frage ist nur, ob sie der *Verünftigen* anwenden soll oder der *Unvernünftigen*.

Darf man einem Autolenker, der leichtsinnigerweise einen tödlichen Unfall verursacht hat, Gewalt antun und ihn einsperren? Oder wollen wir humanerweise ein Auge zudrücken, nachsichtig sein und dafür die *Unschuldigen* der Gewalttätigkeit der *Rücksichtslosen* ausliefern?

Der Lehrer, der vermeiden will, Störefrieden Gewalt anzutun, wird bald selber von ihnen vergewaltigt. Wenn wir Lehrer unserer Bekanntschaft Revue passieren lassen, dann fällt uns auf, daß die strengen unter ihnen, die vor der Anwendung von Gewalt im Bedarfsfalle nicht zurückschrecken, besser abschneiden als die andern. Sie stehen *berufs- und lebensstüchtiger* vor uns. Den andern scheint irgendwie etwas Kernhaftes, Wesentliches zu fehlen.

Kommt der Gewalt in unserem Leben wirklich wesentliche Bedeutung zu? Ist sie wirklich mehr als eine bössartige Zutat, von der man sich möglichst distanzieren sollte?

Und wenn ja, ist das mit der Menschlichkeit, dem Sinn des Christentums, der Liebe Gottes vereinbar?

Wir möchten auf so hochgestellte Fragen nicht eintreten. Wir nehmen ganz einfach zur Kenntnis, daß, *wer tüchtig im Leben dastehen will*, ohne Gewalt praktisch nicht auskommt. Die Gewalt ist eine Tatsache unserer Existenz, sie existiert, ob uns dies nun paßt oder nicht. Tatsachen schafft man nicht aus der Welt dadurch, daß man an ihnen vorbeisieht; es ist besser, sich ihnen mutig zu stellen.

Gewalt – ein notwendiger Ersatz

Wenn die Gewalt ein unumgänglicher Faktor unseres Lebens ist, dann wird sie eine bestimmte *Aufgabe* zu erfüllen haben. Wir wollen versuchen, anhand einiger Beispiele zu ergründen, worin diese Aufgabe bestehen könnte.

Die fünfjährige Marie geht mit ihrer Mutter Einkäufe besorgen. Sie steht im Begriffe, an einer verkehrsbelebten Stelle auf die Straße zu eilen. Die Mutter hält sie im letzten Moment mit Gewalt zurück.

Peter ist zur Behandlung beim Zahnarzt angemeldet. Im gegebenen Augenblick weigert er sich, mit der Mutter hinzugehen. Die Mutter setzt ihn unter Druck und bringt es schließlich doch fertig, daß der Knabe einwilligt.

Walter hat für den folgenden Schultag eine wichtige Probe vorzubereiten. Statt sich hinter seine Bücher zu setzen, begehrt er, mit den Kameraden herumzustreichen. Die Mutter fordert energisch von ihm, daß er sich hinter seine Aufgaben mache.

Helga sitzt mit den andern bei Tische und beginnt plötzlich in übersprudelnder Freude mit dem Löffel auf den Tisch zu hämmern. Der Vater entreißt ihr den Löffel mit Gewalt.

Wir haben es hier mit Fällen zu tun, wo die Erzieher in einer argen *Verlegenheit* steckten und sich nicht mehr zu helfen wußten. Was wäre der Mutter Maries anderes übrig geblieben, als das Kind am Arm zu packen? Auch in den übrigen Fällen schien eine Gewaltlösung jedenfalls die gegebenenste zu sein.

Damit ist natürlich nicht gesagt, daß die Gewalt etwa gar das einzige oder beste Erziehungsmittel sei. Wir können annehmen, daß Marie nicht verkehrstüchtiger, Peter nicht mutiger, Walter nicht lernfreudiger und Helga nicht beherrschter geworden sind. Keines dieser Kinder hat einen richtigen Fortschritt gemacht, was doch Zweck der Erziehung wäre. Dazu müßten ganz andere Erziehungsmaßnahmen ergriffen werden, jene nämlich, an welchen es die Mütter unserer Kinder fehlen lassen.

Die Gewalt ist in diesen Fällen bloß da, um aus einer *augenblicklichen* Verlegenheit zu helfen, aus einer Notlage, die wir durch allerhand Unterlassungen und Mißgriffe oft selbst herbeigeführt haben. Ein durch richtige Erziehung verkehrstüchtig gewordenen Kind rennt nicht so unvorsichtig über die Straße, ein zu Mut erzogenes fürchtet sich nicht vor dem Zahnarzt, ein williges, interessiertes braucht nicht hinter die Aufgaben gezwungen und einem gehorsamen braucht der Löffel nicht entrissen zu werden.

Die Aufgabe der Gewalt bestände also darin, *durch eigene Verfehlungen entstandene mißliche Situationen in eine für den Augenblick annehmbare Form zu bringen*. Die Gewalt wäre also kein eigentliches Erziehungsmittel. Wir brauchen deshalb nicht gering von ihr zu denken. Denn der Unzulänglichkeiten in unserer Erziehung, die eines korrigierenden Eingriffes durch die Gewalt benötigen, gibt es unendlich viele.

Schuldirektion der Stadt Luzern

Seminar und Töchtergymnasium der Stadt Luzern

Auf Beginn des Schuljahres 1969/70 (1. September 1969) sind

Lehrstellen

für folgende Fächer zu besetzen:

Deutsch und Französisch	am Seminar
Französisch und Italienisch	am Seminar
Italienisch in Verbindung mit einem anderen Fach	am Seminar und am Gymnasium
Englisch	am Seminar und am Gymnasium
Latein in Verbindung mit einem anderen Fach	am Gymnasium
Mathematik	am Gymnasium
Turnen für Töchter (Lehrerin)	am Seminar und am Gymnasium

Voraussetzung:

Abgeschlossenes akademisches Studium (Lizentiat, Doktorat, Diplom für das höhere Lehramt); für Turnen: Eingenössisches Turnlehrerinnendiplom I oder II.

Auskunft:

Rektorat des Seminars, Museggstraße 22, Luzern
Telefon 041 22 48 19.
Rektorat des Gymnasiums, Museggstraße 19a, Luzern
Telefon 041 22 37 35.

Bewerbungen:

Bis 15. März 1969 an das Rektorat des Seminars, Museggstraße 22, 6000 Luzern (mit Lebenslauf, Ausweisen über Studien und berufliche Tätigkeit, ärztliches Zeugnis, Referenzen und Foto).

Gesucht zu zwei Primarschülern, die für vier Monate (ca. April bis August) mit ihrer Familie (Schweizer) verreisen,

Hauslehrer nach Manila

Auskunft erteilt: Dr. R. Andina, Berufsberater,
7524 Zuoz, Telefon 082 7 11 60.

Gemeinde Arth-Goldau

Wir suchen auf den Schulbeginn vom 21. April 1969 für den Schulkreis Arth einen

Sekundarlehrer (phil. II)

Besoldung nach neuer kantonaler Verordnung mit einem Grundgehalt von 18 600 Fr. plus Teuerungszulagen, Dienstalterszulagen von 3% bis 36% des Grundgehaltes, Ortszulagen für Verheiratete 1300 Fr., für Ledige 800 Fr. und Extra-Sekundarlehrerzulagen von 900 Fr. pro Jahr.

Anmeldungen mit den üblichen Unterlagen sind zu richten an den Schulpräsidenten der Gemeinde Arth-Goldau, Kaspar Hürlimann, Unterdorf, 6410 Goldau SZ (Tel. 041 81 60 95).

Schule Dietikon

Auf Beginn des Schuljahres 1969/70 werden verschiedene Lehrstellen an der

Primarschule (Unter- und Mittelstufe)

Sonderklasse B (Unter- und Mittelstufe) für schwachbegabte Schüler

Oberschule

Realschule

zur Besetzung ausgeschrieben. Für die Lehrstellen an den Sonderklassen ist heilpädagogische Ausbildung und Praxis sehr erwünscht.

Die Besoldungen richten sich nach den Bestimmungen der kantonalen Verordnung; für die freiwillige Gemeindezulage gelten die maximalen Ansätze, zusätzlich Teuerungszulage und Kinderzulage. Das Maximum der Gemeindezulage wird nach acht Jahren erreicht; auswärtige Dienstjahre werden angerechnet. Bewerberinnen und Bewerber sind freundlich gebeten, ihre Anmeldungen mit den üblichen Ausweisen und dem Stundenplan dem Präsidenten der Schulpflege, Herrn Bernhard Christen, Waldmeisterstr. 10, 8953 Dietikon, einzureichen. Weitere Auskünfte erteilt das Schulsekretariat gerne (Tel. 051 88 81 74).

Schulpflege Dietikon

Stiftung Friedheim Weinfelden

Für unser Sonderschulheim für praktisch-bildungsfähige Kinder und Jugendliche suchen wir

Heimleiter

oder

Heimleiter-Ehepaar

Wir bieten:

- Selbständige Position in überblickbarem Betrieb von derzeit 40 Zöglingen, von der IV anerkannt.
- Möglichkeit zur Mitwirkung bei der Planung einer vollständigen baulichen Neuanlage moderner Konzeption für ca. 80 Zöglinge.
- Standort in großer, aufstrebender Ortschaft der Ostschweiz in zentraler Verkehrslage.

Erwünscht sind.

- Heilpädagogische oder ähnliche fachliche Vorbildung.
- Interesse an der selbständigen Führung eines Heimbetriebes.
- Praxis in ähnlichen Betrieben.

Bewerbungen oder Anfragen richten Sie an den Präsidenten des Stiftungsrates, A. Lüthy, Bankstraße 3, 8570 Weinfelden, Telefon 072 5 05 60.



Erziehungsdirektion Basel-Landschaft

Wir suchen für die Kantonale Kinderbeobachtungsstation Langenbruck auf Mitte April 1969 oder nach Uebereinkunft ein

Heimleiter (-Ehepaar)

Es handelt sich um eine interessante Aufgabe in Zusammenarbeit mit Aerzten, Schulpsychologen und dem Schulinspektorat.

Anforderungen:

Lehrdiplom, Lehrerfahrung in Schule oder Heim; Nachweis über heilpädagogische und psychologische Weiterbildung; Diplomabschluß erwünscht.

Wir bieten:

eine der Bedeutung des Amtes entsprechende Besoldung und fortschrittliche Sozialleistungen.

Anmeldungen sind zu richten an das Schulinspektorat IV (Herr Hotz), 4410 Liestal, Telefon 061 84 43 86, wo auch Auskünfte erhältlich sind.

Gemeinde Sargans

An der Primar- und Sekundarschule ist auf Frühjahr 1969 die Stelle einer

Arbeits- und Hauswirtschaftslehrerin

neu zu besetzen.

Gehalt: das gesetzliche und Ortszulage.
Angenehmes Arbeitsklima.

Anmeldungen sind möglichst bald zu richten an den Schulratspräsidenten, Herrn Pfarrer J. Pfiffner, 7320 Sargans, Telefon 085 2 11 12.

Zu 14 bis 16 milieugeschädigten Basler Primarschülern der Klassen 2 bis 4 wird eine

Lehrerin

gesucht. Besoldung und Ferien analog den öffentlichen Schulen von Basel. Unterrichtsgestaltung innerhalb der Lehrziele und Lehrmittel frei.

Anmeldung erbeten an Familie Böhm, Kinderheim Guardaval, 7199 Waltensburg GR. Telefon 086 7 13 78.



Das **Kinderdorf Pestalozzi** sucht auf Frühjahr oder Sommer 1969

Hauseltern-Ehepaar

für die Leitung des Schweizerhauses «Heimetli» im Kinderdorf Pestalozzi, in dem 15 bis 17 schulpflichtige Schweizerkinder beiderlei Geschlechts zu betreuen sind.

Der Hausvater, ein **Primar- oder Sekundarlehrer** mit Unterrichtserfahrung und genügend Fremdsprachkenntnissen (Französisch und wenn möglich Englisch) soll der Dorfleitung für die Bearbeitung schulorganisatorischer Fragen, für Aufgaben der Planung und Auswertung und für unterrichtliche Sonderaufgaben zur Verfügung stehen.

Bei der Hausmutter wird die Befähigung vorausgesetzt, einen größeren Kinderhaushalt (ohne Kochen) zu leiten, wobei sie von zwei Helferinnen unterstützt wird. Wir suchen ein Ehepaar, das sich für eine Erziehungsarbeit an normal begabten Kindern im Rahmen einer internationalen Dorfgemeinschaft interessiert.

Bewerber erhalten gerne weitere Auskünfte bei der **Dorfleitung des Kinderdorfes Pestalozzi**, 9043 Trogen (071 94 14 31), der auch die schriftlichen Bewerbungsunterlagen umgehend zu unterbreiten sind.

Wir machen sozusagen am laufenden Band Erziehungsfehler und sind darum genötigt, diese auch laufend durch Gewalt zu korrigieren.

Wenn wir diese Korrektur unterlassen, dann wirken sich unsere Verfehlungen *viel stärker* aus. Es ist darum kein Verdienst, auf Gewalteinwirkungen zu verzichten, indem wir uns zu einem solchen Tun zu erhaben fühlen. Es ist damit weder dem Kinde noch uns geholfen.

Gesunde bedürfen keiner Krücke. Es wäre lachhaft, wenn sich ein Gesunder einer solchen bedienen würde. Es wäre aber irgendwie auch nicht in Ordnung, wenn sich ein Lahmer aus einem falschen Stolz heraus schämen würde, eine Krücke zu gebrauchen. Weder ihm noch seiner Umgebung wäre damit gedient.

Die Gewalt ist eine solche Krücke. Unser Ziel muß sein, ohne Krücke auszukommen. Solange wir aber Lahme sind, und das sind wir als Erzieher alle mehr oder weniger, ist uns mit einer Krücke besser gedient als ohne.

Wenn zwei gleichmäßige Lahme einen Wettlauf machen, so gewinnt sicher derjenige, der sich einer Krücke bedient. Darin besteht eben die größere Berufs- und Lebenstüchtigkeit derjenigen, die sich nicht scheuen, im Notfalle sich der Gewalt zu bedienen.

Die Gewalt bejahen

Wir können uns vorstellen, daß es ein großer Unterschied ist, ob ein Lahmer seine Krücke *verneint*, sie als Schmach empfindet, von jedem Begegnenden Mitleid und Erbarmen heischt oder ob er sich *freut*, daß es ein so willkommenes Hilfsmittel gibt. Es ist etwas ganz anderes, ob er dankbar und freudig oder aber wehleidig und widerwillig zur Krücke greift.

So ist auch von großer Bedeutung, in welcher Einstellung wir uns der Gewalt bedienen. Wenn wir die Gewalt verneinen, ablehnen und *ohne sie doch nicht auszukommen vermögen*, dann werden wir in den Grundfesten unseres Ichs erschüttert. Wir sehen uns gezwungen, wider besseres Wissen und Gewissen handgreiflich zu werden. Das macht uns unsicher und ängstlich, aber auch *reizbar und zornig*, und in dieser Stimmung wenden wir Gewalt so unangemessen an, daß die Nachteile die Vorteile weit überwiegen.

Oder aber, wir werfen die Schuld auf unsere Kinder, betrachten sie als besonders verworfen, weil sie unser Gutmeinen so schlecht lohnen und sich nicht, wie vermeintlich andere, ohne Gewalt erziehen lassen. *Ablehnung und Verneinung der Gewalt zeitigen so nur schlimme Folgen.*

Wir fahren darum auf alle Fälle besser, wenn wir die Gewalt *bejahen*, wenn wir unsere *Unvollkommenheit als Erzieher* eingestehen und nicht die sein wollen, die es ohne Gewalt zu schaffen vermögen. Die Gewalt kann nur dann Erziehungsmängel ausgleichen und mildern helfen, wenn wir ihr vertrauen. Mit einem Werkzeug, das wir ablehnen, können wir sicher auch nicht richtig umgehen. Was wir verurteilen, das widerstrebt uns, das stellt sich bockbeinig und wird

uns zu einem Hindernis statt zu einer Hilfe. *Was wir aber bejahen und anerkennen, das läßt sich in unseren Händen willig formen und dosieren.*

So besteht denn der erste Schritt zur Ueberwindung der Gewalt in deren *Bejahung und Anerkennung*. Denn dieses Ziel wollen wir nie aus den Augen verlieren: *Die Gewalt muß überwunden werden.* Sie ist kein Erziehungsmittel. So wie der Arzt nicht darauf ausgeht, dem Lahmen immer raffinierter ausgestattete Krücken zur Verfügung zu stellen, sondern ihn zu heilen, die Krücke *überflüssig* zu machen, so muß auch unser Bestreben sein, die Gewalt nicht etwa zu bekämpfen und zu vergewaltigen, sondern eben *überflüssig* zu machen.

Wir ahnen, mit welchen Schwierigkeiten ein solches Unterfangen zu rechnen hat. Wir wissen auch wohl, daß wir dieses Ziel nie erreichen können, wollen uns ihm aber doch etwas zu *nähern* versuchen. Dazu müssen wir uns mit der Rolle befassen, welche der Gewalt im Leben allgemein zukommt.

Die menschliche Aggressivität

Sigmund Freud schreibt in «Das Unbehagen in der Kultur»: «Homo homini lupus; wer hat nach allen Erfahrungen des Lebens und der Geschichte den Mut, diesen Satz zu bestreiten? Die grausame Aggression wartet in der Regel eine Provokation ab oder stellt sie in den Dienst einer andern Absicht, deren Ziel auch mit milderer Mitteln zu erreichen wäre. Unter ihr günstigen Umständen, wenn die seelischen Gegenkräfte, die sie sonst hemmen, weggefallen sind, äußert sie sich auch spontan, enthüllt den Menschen als wilde Bestie, der die Schonung der eigenen Art fremd ist. Wer die Greuel der Völkerwanderung, die Einbrüche der Hunnen, der sogenannten Mongolen unter Dschengis Kahn und Timurlenk, der Eroberung Jerusalems durch die frommen Kreuzfahrer, ja, selbst noch die Schrecken des letzten Weltkrieges (1914–18) in seine Erinnerung ruft, wird sich vor der Tatsächlichkeit dieser Auffassung demütig beugen müssen.»

Das wurde vor dem zweiten Weltkrieg geschrieben. Die Ereignisse dieses leider schon nicht mehr jüngsten Krieges können die zitierten Worte nur bestätigen und unterstreichen.

Die Ausgangslage scheint also denkbar ungünstig. Das darf uns aber nicht entmutigen, soll uns vielmehr Ansporn zu einer besonderen Anstrengung sein. Denn die *Notwendigkeit* ist da. Freud schreibt an gleicher Stelle:

«Die Schicksalsfrage der Menschenart scheint mir zu sein, ob und in welchem Maße es ihrer Kulturentwicklung gelingen wird, der Störung des Zusammenlebens durch den menschlichen Aggressionstrieb Herr zu werden.»

Wir haben durchaus nicht etwa im Sinne, nun eine Abhandlung zu schreiben über die menschliche Aggressivität. Wir möchten nur herausgreifen, *was für die praktische Erziehung von Nutzen sein kann.*

Die Aggressivität ist für den Menschen wohl so etwas wie die Hörner für die Kuh, eine Verteidigungswaffe. Ueberall da, wo der Mensch in Bedrängnis gerät, wo sein Leben, seine Entwicklung, die Befriedigung seiner Bedürfnisse und Wünsche gefährdet erscheinen, da mobilisiert er Aggressivität. Dabei ist der Begriff «Bedrängnis» sehr relativ zu verstehen. Der eine fühlt sich in Bedrängnis, wenn der Schlüssel im Schloß sich nicht drehen will. Hitler fühlte sich in Bedrängnis, als er nur über Großdeutschland und nicht über die ganze Welt verfügen konnte.

Wo Bedrängnis herrscht, Behinderung, Enge, Hemmung, da entsteht Angst, und die Angst ruft der Abwehr, der Aggressivität – oder der Flucht. Die Aggressivität steht darum in einem engen Zusammenhang mit der *Angst*. Das führt uns auf den Gedanken, daß Gewalttätigkeit in der Erziehung besonders da auftritt, *wo Angst im Spiele ist*, wo der Erzieher Befürchtungen irgendwelcher Art hegt. Der Vater ist um seine Meisterschaft im Hause besorgt, um seine Ruhe, sein Prestige, seinen guten Ruf bei den Nachbarn, seine ehrgeizigen Pläne für die Kinder. Die Mutter fürchtet für die blitzblanken Böden, die schönen Kleider, die Vorhänge, das Geschirr usw.

Der Erzieher bedient sich also der Aggressivität nicht allein für den Fall, wo es Erziehungsmängel auszugleichen gilt – er braucht sie auch, vielleicht vornehmlich, *zur Verteidigung seiner Interessen*. Daraus ergeben sich zwei Wege zur Vermeidung von Gewalttätigkeit in der Erziehung:

1. Darnach trachten, immer bessere Erzieher zu werden, um möglichst selten in der Verlegenheit Gewalt anwenden zu müssen.
2. Versuchen, auf irgendwelche Weise mit der Angst fertig zu werden.

Der Erzieher in der Angst

Die Intensität der Angst wird vornehmlich bedingt durch die Größe der Gefahr und die Stärke des Menschen. Einem starken Menschen jagt auch eine große Gefahr nur wenig Angst ein, währenddem der schwache Mensch schon einer geringen Gefahr wegen erschreckt. Die Größe der Gefahr können wir im allgemeinen nur wenig beeinflussen; darum wollen wir sie für unsere Erörterung aus dem Spiele lassen. Wir wenden unsere Aufmerksamkeit allein *der Stärke des Ichs* zu.

Je stärker das Ich sich fühlt, umso weniger macht ihm die Angst zu schaffen. Wir werden also in erster Linie versuchen, unser Ich zu stärken, es zu einer kraftvollen Persönlichkeit emporzubilden. Dazu gehören vor allem die Ertüchtigung im Berufe, das Gefühl, allen Schwierigkeiten gewachsen zu sein, ein starkes Selbstvertrauen und viel *Gottvertrauen*. Auf diese Dinge können wir hier aber nicht weiter eintreten.

Wir wollen uns einem andern Umstande zuwenden, der uns fast noch wichtiger erscheint. Wir haben erkannt, daß auch starke Menschen sich in der Bedräng-

nis fühlen können, wenn sie ihre Ambitionen zu weit stecken. Hitler ist sicher eine starke Persönlichkeit gewesen, und doch hat er ständig in der Angst gelebt, zu wenig zu haben. *So kann auch ein starkes Ich es mit der Angst zu tun bekommen, wenn es seine Anforderungen an das Leben nicht mit seinen Möglichkeiten in Einklang zu bringen versteht.*

Als die Schweiz im zweiten Weltkrieg sich von allen Seiten bedroht sah, da zog sich die Armee ins Reduit zurück. Im großen Kreise fühlte sie sich schwach, der Angst ausgeliefert; im kleinen Kreise aber war sie stark.

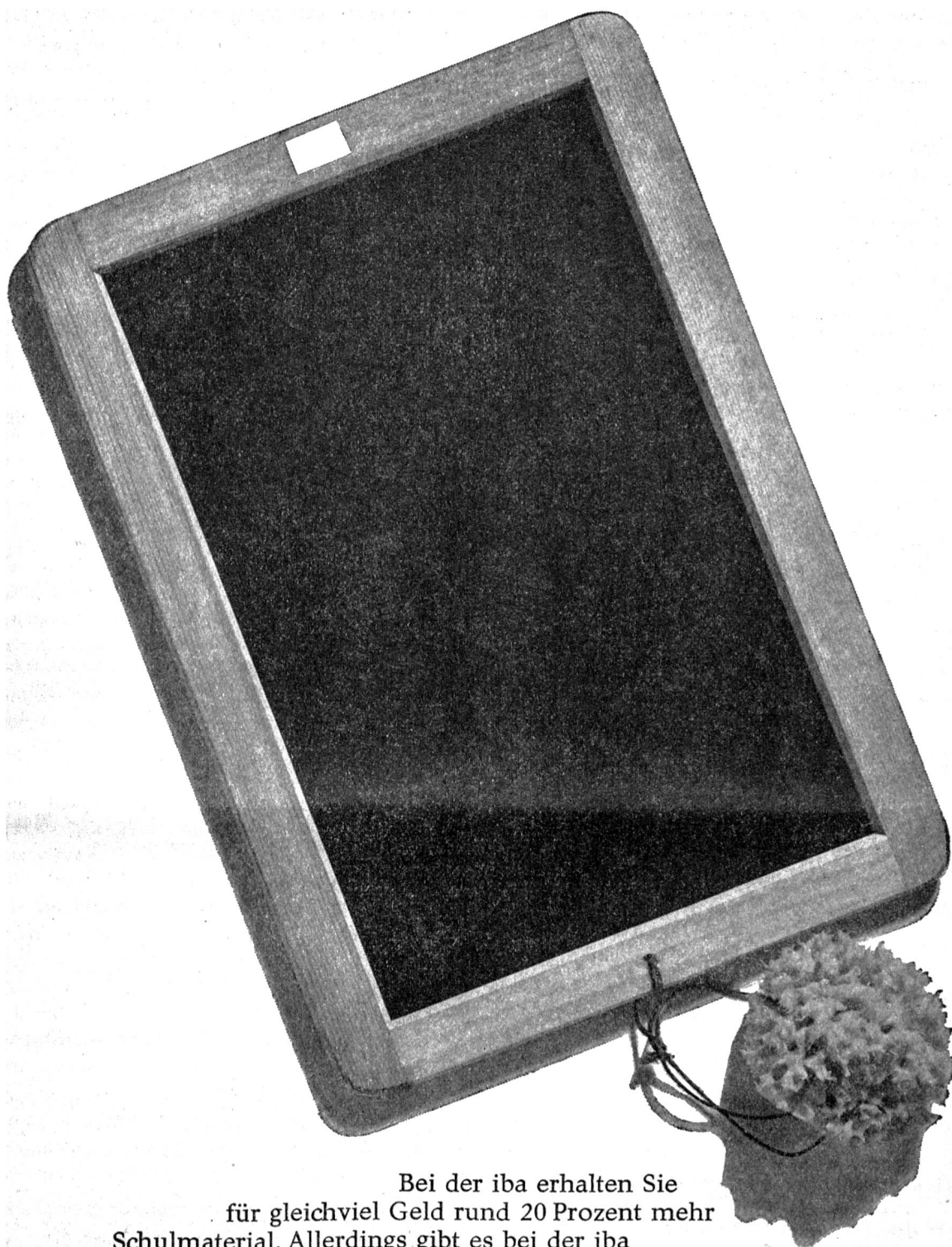
Wenn ein Bienenvolk seinen Kasten nicht ganz ausfüllt, dann ist es verschiedensten Gefahren ausgesetzt: Räuber dringen ein, Wachsmotten, Krankheiten brechen aus. Das Volk vermag sich ihrer im großen Raume nicht zu erwehren. Verengert der Bienenzüchter aber diesen Raum, so daß das Volk ihn ganz zu füllen vermag, dann fühlt es sich so stark, daß es mit diesen Schwierigkeiten ohne Mühe fertig wird.

Was heißt nun das im Falle des Erziehers? – Das heißt, daß dieser umso gefährdeter und damit umso mehr der Angst ausgeliefert ist, je höher er seine Erwartungen schraubt, je weiter er seine Flügel öffnet. Nehmen wir an, ein Vater mache mit drei Kleinkindern eine Eisenbahnfahrt. Er kommt damit einem sehnlichen Wunsche der Kinder entgegen und erwartet darum, sie würden sich auch entsprechend verhalten: schön still auf den Bänken sitzen, den Blick zum Wagenfenster hinaus genießen, bewundernde Bemerkungen machen, die anerkennende Aufmerksamkeit der übrigen Fahrgäste auf sich ziehen, kurz, er werde sich im Aussehen und guten Benehmen seiner Kinder sonnen dürfen.

Nun kommt aber alles ganz anders heraus. Die Kinder verhalten sich unruhig und fallen bald den andern Fahrgästen zur Last. Der Vater glaubt sich in den Erdboden hinein schämen zu müssen. Er ermahnt, tadelt, droht, wird schließlich unwillig und gewalttätig.

Hätte er zum vorneherein darauf verzichtet, mit seinen Kindern *Staat machen zu wollen*, wäre er ganz bescheiden nur darauf bedacht gewesen, ihnen zu einer angenehmen Fahrt zu verhelfen, dann hätte er die zu erwartenden Schwierigkeiten vorausgesehen, wäre auf sie gefaßt gewesen und hätte zweckdienliche Vorkehrungen getroffen. So wären Angst und Aggressivität überflüssig geblieben.

Ein Vater wäre gerne Arzt geworden, konnte aber seinen Plan aus finanziellen Gründen nicht realisieren. Nun will er, daß sein Sohn das ihm versagte Ziel erreiche. Er verfolgt darum mit hochgeschraubtem Interesse dessen Leistungen in der Schule. Und leider findet er sie immer wieder ungenügend und beschuldigt den Knaben mangelnden Interesses und Fleißes. Er fühlt sich durch das Versagen des Kindes persönlich getroffen, verunglimpft, wird unwillig und versucht mit Druck und Gewalt den Sohn zu dem zu zwingen, was er aus freiem Willen nicht will leisten können. Damit



Bei der iba erhalten Sie
für gleichviel Geld rund 20 Prozent mehr
Schulmaterial. Allerdings gibt es bei der iba
keine Schiefertafeln. Aber die 20 Prozent reichen aus,
dass es (endlich!) auch bei den Erstklässlern für Papier
und Bleistift reicht. Die iba stellt Schulmaterial in
grossen Auflagen rationeller her. Auch Ihre Klasse könnte
über wesentlich mehr Schulmaterial verfügen.

iba iba bern ag, Schul- und Büromaterial
Schläflistrasse 17, 3000 Bern, Tel. 031/41 27 55

Landerziehungsheim Albisbrunn

Auf Beginn des Schuljahres 1969/70 sind an unserer Heimschule **eine Lehrstelle für die Primar- und zwei Lehrstellen für die Realschule** neu zu besetzen. Unsere Kleinklassen umfassen 12 erziehungsschwierige Knaben. Wir richten uns an Bewerber, die an einer heilpädagogischen Arbeit interessiert sind und Freude am Ausbau einer Heimschule haben. Die Aufgabe als Heimlehrer erfordert eine selbständige Persönlichkeit, deren erzieherische Tätigkeit über die reine Wissensvermittlung hinausgeht.

Lehrplan, Lehrmittel und Besoldung (plus Sonderklassenzulage) gemäß kantonalen Bestimmungen.

Neue Wohnungen (evtl. Zimmer) sind vorhanden.

Anmeldungen mit den üblichen Unterlagen sind erbeten an: Herrn Dr. H. Häberli, Landerziehungsheim Albisbrunn, 8915 Hausen, Telefon 051 99 24 24.

Hausen, Januar 1969

Der Heimleiter

An der Heimschule im stadtzürcherischen

Pestalozzihaus Schönenwerd bei Aathal ZH

ist auf Beginn des Schuljahres 1969/70 oder allenfalls später eine

Lehrstelle der Realschule (II.-III. Klasse)

provisorisch oder devinitiv zu besetzen. Die Heimschule des Pestalozzihauses Schönenwerd umfaßt ungefähr 30 Knaben in zwei Abteilungen. Außerdem erteilen der Heimleiter und Erzieher einige Stunden Unterricht.

Wir würden uns freuen, einen Reallehrer zu finden, der über eine zusätzliche heilpädagogische Ausbildung verfügt; diese kann jedoch auch nachträglich erworben werden. Die Anstellungsbedingungen und Besoldungsansätze sind gleich wie bei den Reallehrern in der Stadt Zürich. In der Nähe des Heimes kann dem Lehrer ein Einfamilienhaus vermietet werden. Für weitere Auskünfte steht der Heimleiter, Herr W. Hertig, Telefon (051) 77 04 04, gerne zur Verfügung.

Richten Sie bitte Ihre Bewerbung mit den üblichen Beilagen unter dem Titel «Heimschule Schönenwerd/Aathal» bis spätestens 15. Februar 1969 an den Schulvorstand der Stadt Zürich, Postfach, 8027 Zürich.

Der Schulvorstand

Kinderspital Rehabilitationsstation Affoltern a. A.

Auf Beginn des Schuljahres 1969/70 suchen wir

Lehrer oder Lehrerin

evtl. mit heilpädagogischer Ausbildung an die Unterstufe der Rehabilitationsstation des Kinderspitals Zürich in Affoltern a. A.

Bewerber (innen), die Freude hätten an individueller Arbeit in Kleinklassen, können ihre schriftliche Bewerbung einreichen an: Verwaltung des Kinderspitals Zürich, Steinwiesstr. 75, 8032 Zürich.

Die Besoldung richtet sich nach den Ansätzen der Stadt Zürich. Das Kinderspital unterhält einen eigenen Busbetrieb.

Nähere Auskunft: Telefon (051) 99 60 66.

An der Heimschule im stadtzürcherischen

Pestalozziheim Redlikon/Stäfa

ist auf Beginn des Schuljahres 1969/70 eine

Lehrstelle der Unterstufe (1.-4. Klasse)

provisorisch oder definitiv zu besetzen. Es handelt sich um eine Mehrklassenabteilung von Mädchen, die aus erzieherischen oder familiären Gründen im Pestalozziheim weilen.

Wir würden uns freuen, eine Lehrkraft zu finden, die über zusätzliche heilpädagogische Ausbildung verfügt; diese könnte jedoch auch nachträglich erworben werden. Die Anstellungsbedingungen und Besoldungsansätze sind gleich wie bei den Sonderklassenlehrern in der Stadt Zürich. Die Anstellung erfolgt rein extern.

Richten Sie bitte Ihre Bewerbung mit den üblichen Unterlagen unter dem Titel «Heimschule Redlikon» bis spätestens 15. Februar 1969 an den Schulvorstand der Stadt Zürich, Postfach, 8027 Zürich.

Der Schulvorstand

verdirbt er aber nicht nur dem Sohne, sondern auch sich selber das Leben.

Hätte der Vater durch sein Kind keine persönlichen Interessen erreichen wollen, dann hätte er sich auch keinen Befürchtungen, keiner Beängstigung ausgesetzt gesehen. Dann hätte er ganz ruhig die im Sohne liegenden Möglichkeiten überprüft und zu fördern gesucht, hätte es nicht mit dessen Opposition zu tun bekommen und wäre vielleicht gerade so auch zu seinem Ziele gelangt.

Gewalt und Liebe

Diese persönlichen Interessen spielen aber sozusagen bei jeder erzieherischen Handlung eine Rolle. Irgendwie befürchten wir immer eine Verletzung unserer Interessen durch das Verhalten des Kindes. Immer sind Unwille und Aggressivität die Folge. Wenn das Töchterchen der Mutter eine Tasse zerbricht, dann gibt ihm die Mutter eine Ohrfeige. Sie glaubt es damit zur Sorgfalt zu erziehen. In Wirklichkeit nimmt sie nur Rache für ihre verletzten Interessen.

Ichbezogenheit und Selbstsucht geben so Anlaß zu Angst und Aggressivität. Das beste Mittel gegen die Gewalttätigkeit besteht also im Fahrenlassen persönlicher Interessen. Das scheint allerdings eine arge Zumutung zu sein. Unser Leben besteht doch weitgehend einfach in einem *Kampf zur Verteidigung eigener Interessen*. Und nun sollen wir auf einmal diese Interessen aufgeben! Kommt das nicht einer Kapitulation gleich, einer Aufgabe des Lebens überhaupt?

Diese Frage führt uns mitten in die scheinbare Widersprüchlichkeit christlichen Glaubens hinein: «Denn wenn ich schwach bin, so bin ich stark» (2. Kor. 12, 10); oder «Wer sein Leben findet, der wird's verlieren; und wer sein Leben verliert um meinetwillen, der wird's finden» (Matth. 10, 39).

Wir hätten also das größte Interesse daran, auf unsere Interessen zu verzichten. Das größte Unheil der Welt kommt ja tatsächlich durch die *gewalttätige Verfolgung persönlicher Interessen durch die Einzelnen und die Völker*.

Die Aggressivität, die Gewalttätigkeit, ist uns gegeben zur Verteidigung unserer Interessen. Wenn wir diese Interessen fallen lassen, dann fällt auch die Aggressivität als überflüssig dahin.

Verloren geht sie aber nicht. Die in ihr steckende Energie findet einfach eine andere Verwendung. Als Kraft bleibt sie bestehen. So schreibt Carl Hilty: «Das Geheimnis der Macht ist die volle Ueberzeugung der andern, daß keine Selbstsucht mehr dabei sei.»

Wo also keine persönlichen Interessen im Spiele sind, da wirkt sich diese Kraft nicht als Verteidigung aus, sondern in konstruktiver Weise zur Förderung der andern. Diese Art von Gewalt, von Macht, von Kraft tritt nicht *gegen* das Kind auf, sondern *für* dasselbe ein, sie schlägt es nicht nieder, sie richtet es auf.

Pestalozzi schreibt in den «Nachforschungen»: «Nicht die Macht, der Mensch, der sie in der Hand hat, ist schuld an dem Verderben seines Geschlechts.

Alle Folgen der Macht sind heilig und gut, so lange der Mensch, der sie in seiner Hand hat, treu ist, und sein Wort ein biederes Wort, und seine Treue unbeweglich, wie die unbeweglichen Sterne.»

Viele Männer, welche in der Geschichte Großes geleistet haben, sind ursprünglich aggressive Männer gewesen, gewalttätige Menschen. Wir denken etwa an Moses, an Paulus, an Luther, Churchill usw. Zulliger schreibt z. B., der Lehrer brauche ein großes Maß an sublimierter Aggressivität. Diese bringt einen kraftvollen Zug in die Erziehung hinein, welcher wie von selbst viel Krimskrams hinwegräumt, der bei einer schwächlichen Erziehung zu Schwierigkeiten führt. Wo in einem Fluß kein kräftiger Zug herrscht, da bleibt allerhand Unrat hindernd liegen, welcher im andern Falle unbemerkt mitgerissen wird. Das Kind braucht einen starken Vater. Von großer Kraft getragen, fühlt es sich selber stark.

Immer aber wird diese Kraft, ihrer ursprünglichen Bestimmung entsprechend, eine überaus starke Neigung zur Verfechtung *eigener* Interessen haben. Es ist meist recht schwierig, die eigenen Interessen von denen der Kinder zu unterscheiden. Der energische, tüchtige Geschäftsmann glaubt, den Interessen seines Sohnes zu dienen, indem er diesem ein blühendes Geschäft aufbaut. Dabei verwechselt der gute Vater seine eigenen Interessen mit denen seines Sohnes, die vielleicht ganz anderswo liegen und den Sohn veranlassen, zur großen Enttäuschung und Verbitterung des Vaters, auf die Uebernahme dieses Geschäftes zu verzichten.

Die Erforschung der Interessen des Kindes ist keine Sache der Energie, sondern der *Liebe*. Erst wenn die Energie, die Gewalttätigkeit, *in den Dienst der Liebe tritt*, hat sie ihre höchste Form erreicht. Ein schwieriger Weg! Es ist aber doch der Weg, den die Menschheit wird gehen müssen, wenn sie sich nicht selbst vernichten will.

Es gilt also, die Gewalt wohl zu bejahren – weil sie unserer Unvollkommenheit als Erzieher als Krücke dient – sie aber von ihrer ursprünglichen Aufgabe als Verteidigung unserer Interessen durch Verzicht zu entlasten und die in ihr liegende Energie der Liebe dienstbar zu machen.

Von den Grenzen der Erziehung

Der junge Mensch sieht oft keine Grenzen. Er fliegt im Gefühl seiner jungen Kraft über Schranken hinweg und glaubt an die Möglichkeit, hochgesteckte Ziele zu erreichen. In dieser Begeisterungsfähigkeit liegt eine große positive Kraft, sie birgt aber auch Gefahren in sich. In seinem Gedankenflug geht der junge Mensch an der Wirklichkeit, wie sie ist, vorbei, er sieht Möglichkeiten, wo keine liegen und wird dadurch unsachlich. Kommt es dann zur Berührung mit der wirklichen Situation, sind große Enttäuschungen unvermeidlich.

Ein junger Lehrer zum Beispiel oder eine junge Lehrerin, möglicherweise auch junge Eltern, von einem